

croyait couchée depuis longtemps, reparut, portant sur un plateau trois tasses de thé.

Tout en retournant chez lui, après cette escapade de jeune premier, Scribe se dit que ce n'était pas Katy et Sarah qu'il fallait engager comme comédiennes au théâtre : c'était la femme de chambre.

III

LA FEMME ET LA MAITRESSE

I

Il y a bien longtemps déjà que j'ai été témoin d'un drame intime qui eût fait beaucoup de bruit à Paris si les deux héroïnes n'eussent été abritées de la calomnie par leur dignité dans la vie, par la noblesse de leurs sentiments. On disait bien un peu : « Il y a là un mystère » ; on contait des histoires par à peu près, mais ces histoires paraissaient si invraisemblables qu'on ne s'y arrêtait pas. Pour moi, il n'y avait pas de secret, parce que le

hasard des choses avait déchiré les voiles sous mes yeux, mais la délicatesse m'imposait le silence.

Aujourd'hui que la mort a passé sur deux adorables figures, pourquoi ne dirais-je pas, en indiquant mes personnages, que la vertu prend toutes les figures pour s'affirmer, même dans l'impossible ?

Vous avez peut-être entendu annoncer dans le monde madame de Viéville et sa sœur, une jeune veuve dont on n'a jamais bien dit le nom. Elle était surtout connue sous le nom d'Hélène. Elle était très simple, très douce, très silencieuse, mais son air de réserve ne la sauvait pas de je ne sais quoi qui révélait une origine plébéienne. On disait qu'elle portait les robes défraîchies de sa sœur ; elle semblait se cacher sous l'étoffe et elle semblait cacher l'étoffe. On se demandait pourquoi elle allait dans le monde ; elle n'y cherchait ni un mari, ni un amant. C'est que sa sœur avait si bien pris l'habitude de vivre

avec elle, qu'elle l'emmenait partout. Madame de Viéville était mariée depuis quelques mois, et elle s'ennuyait déjà, la lune de miel ayant commencé par la lune rousse. Monsieur son mari était au club, à moins que ses principes bien connus — c'était un homme politique — ne l'eussent conduit au foyer de la danse, à l'Opéra, où l'on tient conseil sur les choses les plus graves du gouvernement. On ne sait pas ce qu'une danseuse peut faire ou ne pas faire dans l'État. Un jour que je me trouvais chez madame de Viéville qui m'avait recommandé mademoiselle Restout au Théâtre-Français, le valet de chambre annonça mademoiselle Hélène.

Je me levais pour m'en aller, mais la maîtresse de la maison me retint, disant :

— Je ne suis pas au bout de mes recommandations.

Au même instant, nous vîmes entrer une jeune femme, qui portait un enfant sur ses bras. Mademoiselle Hélène s'inclina, toute pâle et tout émue.

— Madame...

— Madame...

— Je ne sais pas si c'est une lâcheté de venir vers vous, mais il m'a fallu bien du courage pour arriver jusqu'ici.

Disant ces mots, mademoiselle Hélène tomba, plus morte que vive, sur le canapé...

— Mademoiselle, expliquez-moi cette énigme ?

— Eh bien ! madame, je vais tout vous dire en quelques mots : J'avais un amant.

— Remarquez, mademoiselle, que ceci ne me regarde pas.

— Je croyais que l'amour était le bonheur, mais c'est l'enfer. Il m'aimait bien, mais je n'avais pas le sou. Un jour, il me dit qu'il allait voyager ; le soir, je ne le revis pas, il avait laissé une poignée d'or sur la cheminée. Son enfant, celui que je tiens là, était en nourrice à Courbevoie ; je courus le reprendre pour me consoler. Pour lui, il ne revint pas.

Je l'ai attendu le matin, je l'ai attendu le soir, je l'ai attendu toujours.

Hélène faisait pitié à voir dans sa pâleur, dans sa fièvre, dans son désespoir. Elle avait maîtrisé son émotion, elle commandait à son cœur, elle était dans cette phase fatale où on n'a plus rien à craindre — où quelquefois le bien sort du mal — car il arrive pourtant, quoi qu'on en dise, que Dieu montre sa main.

Cette fois-là, ce fut la main de madame de Viéville que Dieu daignait prendre pour montrer sa présence. Mais je ne veux pas tordre le cou à mon histoire en vous disant tout de suite le mot de la fin, comme dans les mélodrames.

Je vous peindrais mal ce qui se passa. Par discrétion et par pitié pour cette pauvre fille abandonnée, qui jetait vers moi des regards suppliants, je voulus m'en aller ; mais, plus que jamais, la dame insista pour me retenir :

— Restez, restez, me dit-elle ; jamais un directeur de la Comédie-Française n'aura eu

de meilleure stalle à la comédie humaine, comme dirait M. de Balzac.

II

Madame de Viéville était furieuse et attendrie, jalouse et sympathique tout à la fois ; son cœur battait avec violence et mourait tout à coup. Elle qui n'avait pas encore abordé les stations de la douleur, elle était plus mal à l'aise que cette pauvre créature.

La misère donne une certaine fierté quand on sent déjà la mort venir, quand on a traversé tous les enfers de la vie, je veux dire de l'amour ; si bien que ce n'était pas cette femme qui tremblait devant madame de Viéville, c'était madame de Viéville qui tremblait devant elle, la femme légitime devant la maîtresse. Mais après tout, la femme légitime n'était-ce pas celle qui avait donné, un jour

d'abandon, sa jeunesse, sa vertu, son cœur, sa beauté, tout ce qu'elle avait, sans qu'on eût besoin de signer un contrat pour lui garantir par-devant la société, sinon par-devant Dieu, que tous ces biens-là ne seraient pas perdus ?

L'enfant ne paraissait pas comprendre beaucoup la gravité de sa situation. Allait-il avoir deux mères, ou n'allait-il pas en avoir du tout ? Heureusement, cela ne l'inquiétait pas ; il regardait madame de Viéville avec ses grands yeux bleus, de fort beaux yeux sous des cils noirs, deux pervenches sous le buisson, dirait un poète. Il y en a toujours.

Donc, l'enfant regardait madame de Viéville et lui prenait le cœur ; tout d'un coup, il se mit à pleurer et à regarder sa mère.

— Pauvre petite, dit-elle, elle ne connaît que les larmes depuis qu'elle est née. J'ai perdu ma mère, qui m'avait pardonné ; mon père m'a reniée, un peu par indignation, un peu pour se consoler plus vite ; j'ai pleuré, j'ai pleuré, j'ai toujours pleuré. Il y a des fois où

je me figure qu'en donnant mon sein à cette enfant, je ne lui donne encore que des larmes.

Madame de Viéville était fort émue. Comme l'enfant pleurait toujours, la mère découvrit son sein avec un naturel charmant, comme si elle eût obéi à l'enfant sans penser à ce qu'elle faisait.

L'enfant saisit à la fois le sein des lèvres et de la main, comme un ivrogne qui tient bien sa bouteille. Hélas ! la bouteille n'était pas pleine !

— Eh bien ! madame, dit madame de Viéville à la mère, que voulez-vous que je fasse à votre malheur ? Le comte n'est pas là.

Elle n'osait pas dire : mon mari.

— Mais, madame, ce n'est pas à lui que je viens, je viens à vous parce que je sens que je vais mourir et qu'il ne faut pas que cette enfant meure. Mais Dieu est bon.

Un bon sentiment avait saisi au cœur madame de Viéville.

— La preuve que Dieu est bon, reprit-elle,

c'est que je vous prie de regarder cette maison comme la vôtre.

— Jamais, madame, dit Hélène, comme si elle craignait la colère du comte.

— Je le veux, reprit madame de Viéville d'un air décidé, l'enfant de mon mari est ici chez lui. Et vous aussi, vous êtes chez vous, car la mère ne doit pas quitter l'enfant, surtout quand la mère allaite son enfant.

Saisi d'admiration, je fis un pas vers madame de Viéville, et dans ma très vive émotion, je lui baisai la main. Je me retirai alors, regrettant de ne pouvoir embrasser mademoiselle Hélène.

III

J'appris bientôt la suite de l'histoire.

Avant d'entrer, la pauvre fille avait, pour ainsi dire, dit adieu au monde ; elle voulait

mourir après avoir légué son enfant : c'était un testament en action.

Se voyant si bien accueillie, Hélène reprit ses forces ; elle regarda avec quelque curiosité cette maison qu'on lui offrait comme refuge. Ce luxe, pour ainsi dire original, de la jeune mariée, lui parut charmant, à elle qui n'avait hanté que le luxe des revendeurs et des marchandes à la toilette ; ce luxe odieux qui faisait dire aux moralistes que toutes ces dames mangeaient à la même gamelle, et que tous ces messieurs mangeaient les restes de ces dames.

Et après avoir regardé autour d'elle, la jeune femme sourit tristement.

— Pourquoi vous moquez-vous de moi, madame ?

— Mais je ne me moque pas de vous, j'obéis à mon cœur. Tans pis pour celui qui vous a trahie.

Hélène vit que madame de Viéville parlait sérieusement.

— Je vous remercie, madame, dit-elle, je suis touchée profondément. Il y avait bien un peu de vengeance dans mon action ; maintenant que je suis sûre que cette pauvre petite aura une mère, je m'en vais contente, ne gardant pas une goutte d'amertume dans le cœur. Tenez, madame, vous êtes si bonne, que je lui pardonne à lui-même.

Madame de Viéville fondit en larmes et embrassa l'enfant ; ce que vous ne croirez pas, c'est qu'elle embrassa aussi la mère.

Elle avait vaillamment étouffé sa jalousie. Elle conduisit la jeune fille dans sa chambre et elle sonna pour qu'on apportât le goûter.

On servit des gâteaux, des fruits, du vin d'Espagne ; la comtesse témoigna à la jeune mère la sollicitude la plus touchante ; de toute autre femme, Hélène n'eût pas accepté, mais il n'y avait pas moyen de refuser. Elle mangea une pêche, elle mangea une grappe de raisin, elle but un tout petit verre de vin de

Malaga. Il semblait que l'enfant prit plaisir au festin, il riait et gazouillait.

La jeune mère racontait un peu sa vie par quelques phrases mal cousues. Quoiqu'elle se fût enhardie, elle n'osait encore parler sans s'interrompre. Madame de Viéville apprenait ainsi que, venue toute jeune à Paris, elle avait commencé dans un atelier de fleuriste. Il paraît que les fleurs n'enseignent pas la vertu. Ce qui est acquis à l'histoire, c'est que les fleuristes font des couronnes d'oranger, mais qu'elles n'en portent pas souvent.

Cependant, la jeune mariée était toujours devant le guéridon, picorant un grain de raisin, regardant l'enfant qui venait de s'endormir, quand tout à coup son mari entra.

Un vrai coup de théâtre, vous voyez cela d'ici. Il ne comprit pas d'abord; quand il eut compris, il ne comprit pas encore. Il salua en entrant, par simple habitude de politesse. Mademoiselle Hélène s'inclina sans lever la tête.

— Pardon, ma chère, dit-il à sa femme; je vous croyais seule.

— Presque seule : vous êtes en pays de connaissance.

— Moi!

Il avait reconnu sa maîtresse, mais il ne voulait pas l'avouer encore. Enfin, prenant son parti, il attaqua la situation face à face, comme un poète romantique qui met le dénouement sur la scène au lieu de le mettre dans la coulisse.

— Mademoiselle? est-ce que votre visite est pour moi ou pour madame?

— Pour madame, monsieur, dit mademoiselle Hélène.

— Si je suis indiscret, dites-le-moi.

Il reprit son chapeau d'un air dégagé.

— Non, non, pas du tout, lui dit madame de Viéville, nous vous attendions.

— Pour quoi faire?

— Pour signer un contrat.

— Quel est donc ce mystère?

— Asseyez-vous, monsieur, je vais prendre la peine de vous apprendre ce que vous savez mieux que moi. Je vais vous dire une page de votre vie.

Il reprit son chapeau.

— Oh! que cela va être ennuyeux.

— Mademoiselle Hélène, ici présente...

— Je sais ce que vous allez dire; permettez-moi de poser mes conclusions. La vie privée du garçon doit être murée pour la femme, comme la vie privée du mari doit être murée pour la maîtresse.

— Oui, mais ce n'est pas ma faute si les murs sont tombés devant moi. Je ne vous permets pas, monsieur, de ne pas prendre au sérieux ce qui se passe devant vous; vous devriez voir à nos yeux que nous avons pleuré; tenez, si vous osez sourire, je dirai que vous n'avez pas de cœur.

Jusque-là, M. de Viéville avait tenté de masquer son émotion; il se décida d'entrer en scène par son vrai rôle.

— Eh bien! oui, dit-il, il y a là un malheur, puisqu'il y a un enfant. Que voulez-vous? aujourd'hui les choses sont ainsi faites que la préface de la vie, ou du mariage si vous voulez, tient trop de place dans le livre; je ne suis pas plus coupable que les autres, mais je ne vauds pas mieux. J'ai pensé plus d'une fois à tout ce que devait souffrir cette pauvre fille.

— Mais il était simple de ne pas la laisser mourir de faim, dit madame de Viéville.

— J'espérais que son indignation l'avait guérie de son amour, je la croyais repartie pour son pays.

— Eh bien! monsieur, la voilà qui, à bout de misère et de larmes, est venue me dire : « Il n'y a que vous au monde qui puissiez sauver l'enfant. » Moi, je veux sauver aussi la mère.

M. de Viéville prit la main de sa femme.

— C'est bien, cela. Je vous remercie, madame.

— Je n'ai pas attendu que vous fussiez rentré pour trouver que c'était bien ; c'est dans ces choses-là qu'on ne prend conseil que de soi-même. Or, savez-vous ce que j'ai résolu ? Vous reconnaîtrez la mère et l'enfant.

— Vous êtes romanesque, Marie.

— C'est parce que je suis romanesque que je suis bonne, — quand je suis bonne. Si vous étiez plus romanesque, monsieur, vous auriez déjà embrassé cet enfant, qui est votre enfant, quoique je sois votre femme.

Le mari se tira de là par une phrase :

— Madame, je n'ai pas le droit d'embrasser cet enfant.

IV

Madame de Viéville se crut bientôt le droit d'embrasser cet enfant, car elle devint une autre mère pour lui. Elle n'aimait pas assez

son mari pour être jalouse du passé ; elle s'aperçut qu'il aimait trop les coulisses de l'Opéra pour se retourner vers une de ses victimes des anciens temps. Forte, d'ailleurs, de la très grosse dot qu'elle avait apportée à son mari, au lieu de haïr cette fille elle l'aima. Il lui sembla que c'était une sœur d'infortune ; elle s'accoutuma à aller la voir.

A force de faire sauter l'enfant sur ses genoux, elle s'imagina qu'il était de sa famille. Chaque fois qu'elle parlait à son mari de sa maîtresse abandonnée et de son enfant retrouvé, il lui disait : « Ma chère, vous êtes folle. » Il l'embrassait doucement, mais elle voyait bien qu'il pensait à d'autres aventures. Un jour qu'ils étaient dans leur château, il vint à Paris, tout seul. Elle s'ennuya — toute seule.

Elle écrivit à Hélène de lui amener son enfant. Quand le mari revint, après une trop longue absence, il vit que la femme, la maîtresse et l'enfant ne faisaient plus qu'un. Il eut

beau se fâcher, sa femme ne voulut pas se séparer d'Hélène. Elle avait dit à tout le monde que c'était sa sœur. M. de Viéville fut bien forcé de l'accepter comme telle dans le domicile conjugal. Il s'habitua lui-même à cette compagnie. Hélène était si douce, qu'il était impossible, d'ailleurs, de ne pas lui faire bonne figure.

Quand on revint à Paris, il ne fallut pas le prier beaucoup pour que la mère et l'enfant fussent tout à fait de la maison. Il fut décidé qu'Hélène serait présentée fort discrètement dans le monde comme sœur à la mode de Bretagne, une jeune fille sans fortune qu'on prenait familialement parce qu'il faut être bon prince pour les siens.

Pendant les premiers mois, madame de Viéville ne sortit avec elle que pour aller à la messe. Mais la jeune fille plut beaucoup ; on l'invita aux soirées intimes avec tant d'insistance, que madame de Viéville se hasarda à l'y conduire. Cette année-là, elle la conduisit

à un bal quasi-officiel, où tout le monde complimenta madame de Viéville de l'air d'innocence de sa sœur.

Et qui donc aurait le courage d'accuser la femme ou la maîtresse ?